

Table des matières

Avant-propos	5
Introduction : <i>Le Pauvre Diable</i>	7
PREMIÈRE PARTIE <i>La vocation moderne</i>	
Chapitre I : La vocation moderne	15
<i>Une figure politique et économique</i>	15
<i>Une figure neuve</i>	21
<i>Une figure élitiste ?</i>	27
Chapitre II : Jouer l'existence sur le talent.	35
<i>Le droit de se réaliser</i>	35
<i>Gustin mon jardinier</i>	39
<i>Les mines d'or du Valais</i>	47
Chapitre III : L'activité passionnée	55
<i>Ne tenir à rien qu'à la condition humaine</i>	55
<i>L'homme resserré et l'homme investi</i>	61
<i>L'inscription sociale de la valeur</i>	64
<i>La diversité dispersée</i>	67
Chapitre IV : Consacrer sa vie.....	73
<i>Les vocations particulières</i>	73
<i>Identité de la vocation</i>	80

<i>Moteur de la vocation</i>	91
------------------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE
La vocation de savoir

Chapitre V : La supériorité de ceux qui savent	103
<i>La République a-t-elle besoin de savants ?</i>	103
<i>Révolutionner ou commercialiser la science</i>	109
<i>La classe intellectuelle comme classe dangereuse</i> .	114
<i>Le savant comme professionnel et comme héros</i> ..	118

Chapitre VI : Le démocratique et l'intellectuel 127

<i>Sur la valeur culturelle</i>	127
<i>Un régime de productivité</i>	132
<i>Le droit de produire de la culture et du savoir</i>	136
<i>Tout le monde, chacun, et n'importe qui</i>	143

Chapitre VII : Désir intellectuel.....	147
<i>Critiques antiques</i>	147
<i>Objections chrétiennes</i>	150
<i>Reproches et soupçons de l'âge classique</i>	154
<i>Réticences modernes</i>	160

Chapitre VIII : Le désir de tout savoir	167
<i>Ne renoncer à rien</i>	167
<i>Tout et beaucoup</i>	172
<i>Il faudrait plusieurs vies</i>	178

TROISIÈME PARTIE
La vocation de l'érudit

Chapitre IX : L'esprit humain dans son entier	191
<i>Le savoir ou le savant</i>	191
<i>Professeur ou prophète</i>	194
<i>Le savant de bibliothèque</i>	203

<i>L'enjeu du philologue</i>	207
Chapitre X : Contre l'érudition	211
<i>L'érudit en triste personnage</i>	211
<i>Critique de la connaissance érudite</i>	221
Chapitre XI : L'existence dans le savoir	233
<i>Des exploits héroïques</i>	233
<i>Des fautes dramatiques</i>	242
<i>Des faiblesses stériles</i>	246
<i>Une retraite singulière</i>	251
Épilogue : <i>La vocation aujourd'hui</i>	259
<i>Références</i>	277

Avant-propos

Comment vivre et que faire de ma vie ? La forme moderne que prend cette question de toujours est la vocation. Ma vie me réalise à travers une activité à laquelle je m'identifie, et comme l'activité de mon choix répond à ma nature, elle m'exprime, m'accomplit et me définit.

Cette idée moderne de la vocation, tant qu'on y adhère immédiatement, paraît personnelle et intime avant tout. C'est pourtant une figure historique datée. Elle devient une figure occidentale dominante vers la fin du XVIII^e siècle et au cours du XIX^e siècle, et elle reste actuelle pour nous, à sa manière.

Ma vocation me dira quoi faire de ma vie : cette grande affirmation moderne, en dépit de ses aspects élitistes, est une conviction générale. On peut dire que c'est un propos de philosophie populaire qui s'énonce un peu partout depuis plus de deux siècles, de bien des façons et à des niveaux très divers, mais sans examen d'ensemble. Beaucoup mentionnent cette conviction et s'appuient sur son évidence intuitive, presque personne n'y voit un objet de réflexion. On se réfère aux valeurs de la vocation d'une façon purement allusive, ce qui est un signe de sa réussite et de son omniprésence, et aussi une raison de son flou. Le message de la vocation dit plusieurs choses à la fois, ne choisit pas toujours entre les options, fait

quelquefois défaut lorsqu'on veut préciser. Ce n'est pas un exposé bien construit, ce sont des intuitions, des évidences, des exhortations, des images de vie.

Dans cette situation dispersée, riche d'échos, vibrante de convictions, mais parfois confuse, j'ai voulu proposer quelques lignes claires. Cet essai n'intègre que ce qui m'a paru nécessaire pour dégager la problématique générale de la vocation, et plus particulièrement de la vocation savante et érudite. C'est pourquoi j'ai choisi de limiter les renvois aux travaux d'accompagnement, études historiques ou critiques ; de limiter les noms propres, les cas et les exemples ; de limiter (non sans regret) les citations. Je laisse ainsi à la lectrice ou au lecteur le plaisir presque illimité d'ajouter ses propres illustrations.

La première partie de ce livre a pour objet la question générale de la vocation moderne dans sa perspective individualiste et démocratique. La deuxième partie s'interroge sur le désir de consacrer sa vie à la connaissance, et sur le choix de la connaissance comme régime, profession et destin. La troisième partie traite plus directement des vocations érudites, et retrouve l'érudition et la philologie au cœur de la vocation savante.

Les références sont données à la fin du volume sans appels de note.

Introduction

Le Pauvre Diable

Quel parti prendre ? où suis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
– Il faut s’instruire et se sonder soi-même,
S’interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct, bien savoir ce qu’on aime ;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l’état qui vous plaira le plus.
VOLTAIRE

Le Pauvre Diable à qui Voltaire donne ici la parole, c’est le premier venu, n’importe qui, la personne quelconque, l’un d’entre nous dans la foule. Ce Pauvre Diable pose une question que nous reconnaissons bien, puisque c’est la question même de l’individualisme : qui suis-je, que dois-je faire de moi, que dois-je faire de ma vie ? Qu’est-ce que je veux devenir, qu’est-ce que je peux devenir ? Qu’est-ce que je dois faire étant moi, qu’est-ce que je dois faire pour être moi, pour réaliser la valeur possible qui est en moi ?

Quant à la réponse mise en scène par Voltaire, elle n’a rien qui nous surprenne. Elle renvoie à l’autonomie de la personne qui doit trouver son ressort en

elle-même : vois ce que tu es vraiment et découvre ce que tu veux vraiment (ce que tu veux vraiment faire) ; c'est là ta grande priorité et la grande affaire de ta vie. Et donc choisis l'activité qui répond à ta nature propre, celle qui te plaît et te convient. Choisis de t'identifier au travail qui correspond à tes goûts profonds et qui les manifeste. C'est dans cette lancée que tu vas « trouver un état, un emploi », une insertion économique et sociale.

Autrement dit, la question « que dois-je faire de moi, de mes forces et de mon temps de vie ? », cette question doit d'abord recevoir sa réponse dans l'intimité du for intérieur. C'est en percevant mieux qui je suis, ou qui je peux devenir, que je découvrirai aussi à travers quel type d'activité je vais pouvoir me réaliser. Ce moment subjectif porte d'une manière décisive la signification et la responsabilité de la suite. Il pourrait se faire, par exemple, que je me trompe sur ma nature véritable, et que par aveuglement, par démission ou par illusion, je décide de m'engager dans une direction qui n'est pas vraiment la mienne. Une vie peut se fourvoyer sur une erreur de jugement. Il est donc essentiel que le diagnostic soit juste. C'est à partir de là que je pourrai reconnaître le métier qui correspond à mes goûts et à ma nature pour décider de m'y investir, et prendre ainsi, dans le scénario de Voltaire, « l'état qui [me] plaira le plus ».

Le choix du métier n'a rien de secondaire, ni par rapport à la réalité sociale et économique dans laquelle il s'agit de trouver place, ni par rapport au moi, ce moi qui cherche son identité possible à partir de ses goûts et de ses aspirations, et que son activité réalisera. Toutefois, dans le scénario de Voltaire, le choix du métier n'est que l'application du diagnostic du moi. Il en est la conséquence et la

suite directe : une fois que je reconnais le travail qui me convient, je m'y engage du même élan. S'il s'agit d'un choix – mais est-ce un choix que de choisir ce qu'on est en profondeur ? – la décision ne pose pas de problème concret particulier. On comprend et on prend ; on perçoit la juste voie et on s'y engage. L'important, c'est de se déterminer en fonction de soi.

Faut-il rappeler qu'on n'a pas toujours et partout posé la question de l'avenir personnel dans les mêmes termes ? On n'a pas toujours considéré que la vie individuelle relève en droit d'un projet autonome, et qu'il est essentiel, ou même pertinent, de s'interroger sur ses aspirations propres et ses goûts. On n'a pas toujours conçu l'idéal de l'accomplissement de soi en termes d'activité et d'énergie, plutôt qu'en termes de salut, par exemple, ou encore d'équilibre et de repos. On n'a pas toujours pensé que la question « que vais-je faire de moi » ne concerne pas seulement quelques âmes d'élite ou quelques personnes situées au sommet de la hiérarchie sociale, mais qu'elle a une portée universelle.

Cette façon de concevoir l'avenir personnel est une figure historique de l'Occident moderne depuis largement deux siècles. Il y a plus de deux siècles que la question de l'avenir de soi est posée comme la question par excellence, celle qui concerne tout le monde et n'importe qui. Si la question du projet de vie est devenue pertinente même pour le Pauvre Diable, c'est qu'il a droit, lui aussi, à une vie qu'il approuve et à une activité qui le réalise et qui, pour ainsi dire, lui ressemble.

De sorte que cette interrogation personnelle, intime et même intimiste, qui paraît essentiellement privée (« que vais-je faire de moi et de ma vie »), prend immédiatement des dimensions publiques, des dimensions sociales, politiques et économiques.

Sociales d'abord. Dans des sociétés à hiérarchie fixe dans lesquelles la condition sociale est native, comme l'étaient en principe les sociétés d'Ancien Régime et comme le sont encore bien des sociétés traditionnelles, il n'est pas question que l'individu détermine son cours de vie à partir de ses préférences. L'anxiété et l'espoir du *Pauvre Diable* de Voltaire supposent une situation sociale où le choix individuel le dispute à la stabilité des états hérités, et où la mobilité l'emporte.

Politiquement : si elle est pertinente pour chacun et légitime pour tous, la question du projet de vie suppose, et d'ailleurs appelle, un régime qui la porte, ou du moins qui ne l'empêche pas. Elle est en affinité évidente avec un univers politico social qui se prête à l'épanouissement des individus et de leurs différences ; avec un régime dont les structures de pouvoir ne rendent pas impossibles pour chacun la réalisation de soi dans une activité qui lui convienne.

Quant aux dimensions économiques, elles sont ici fondamentales. Il paraît assez clair que si l'idée de s'investir dans une activité de son choix doit englober tout le monde, cette idée se transcrit immédiatement en termes de *gagne-pain*, et donc de travail, puisque seule une minorité pourrait ne pas attendre de son activité qu'elle la nourrisse. Le lot commun, c'est bien d'avoir à vivre de son occupation.

Mais l'idée moderne du projet de vie lie plus directement encore l'éthique à l'économique. Si la vie réussie et heureuse est une réalisation active de soi, la réalisation de soi se confond avec l'activité productrice. Depuis la fin du XVIII^e siècle, la production devient la forme évidente de l'action, et donc aussi le champ majeur de l'action personnelle. C'est dans un univers socio-économique déjà riche et différencié que l'existence individuelle peut exercer son

énergie. C'est dans un tel univers que toute tendance est invitée à se déployer et toute aptitude à s'épanouir. C'est là qu'on peut espérer que le dynamisme économique extériorise, traduise et manifeste toute la diversité des traits subjectifs et des goûts actifs ; et qu'en retour chacun s'identifie avec enthousiasme à l'activité professionnelle qu'il a choisie.

Ici s'ouvre le rêve d'un univers où chacun se développe dans l'heureuse direction de son perfectionnement, et où le développement de chacun concourt au bien général et à l'enrichissement de tous. C'est le thème des utopies libérales comme des utopies socialistes, de Schiller et du jeune Humboldt comme du jeune Marx. Sans oublier, avec Fourier, l'évocation d'un monde qui abolit la distinction entre le travail et le jeu ; qui ôte l'obligation de choisir, puisque tous les désirs actifs peuvent se satisfaire successivement ; et qui proclame à la fois l'épanouissement des personnes et la démultiplication des richesses.

Cette vocation désormais autonome porte une charge éthique et spirituelle très lourde. En devenant un thème laïque, la vocation n'a rien perdu de sa sacralité. Avec des injonctions comme celles de Goethe (« deviens ce que tu es ») ou de Nietzsche (« ose devenir qui tu es »), elle assume le pathos d'une éthique du caractère. Dans le monde moderne, la vie vouée fait figure, sinon de modèle, du moins de comble ; elle paraît le type extrême et hautement valorisé de l'existence individuelle. Telle que les représentations romantiques l'ont dessinée, la vie vouée est une vie accomplie, qui réalise toutes les possibilités d'un sujet sans reste et sans perte. C'est aussi une vie passionnée, qui se définit en termes d'intensité, d'investissement et d'énergie. Et c'est une vie féconde, au sens où son activité la déborde et marque le réel de résultats objectifs et visibles : en

ajoutant des produits, des entreprises, des institutions, des œuvres, la vie vouée inscrit sa trace dans la réalité.

L'appel de cette vocation moderne vient de l'intérieur. Elle est la voix de la vérité intime et de la virtualité profonde. Son injonction est de découvrir ce qu'on est vraiment à partir de ce qu'on veut vraiment, c'est-à-dire à partir de ce qu'on veut vraiment faire. Il s'agit de reconnaître son désir d'activité le plus profond et de lui confier sa vie.